

Gandois (P.), Léo (A.) & Michaud (E.)

Contes des enfants impatientes

Une « randonnée contée », dans les bois, au bord des eaux, avec une cascade de contes

Le châle bleu et le bain aux Dames (Pierre Gandois)

Une pêche miraculeuse (Edouard Michaud)

Le tisserand, le tailleur et le berger (André Léo)

Le hêtre pourpre de la colline du Feyt (Pierre Gandois)

Avec les acteurs de La Chélidoine

Illustrations : photographies anciennes

Bugeat – Été 2008

*« C'est toujours le temps de mémoire au pays qui s'endort
(...) pays
Vieux, creusé de sortilèges, de frayeurs et de légendes. »*

G.-E. Clancier, « Terres de Mémoires », Poèmes,
Editions Robert Laffont, 1965.

Clancier, auteur d'un conte pour les enfants,
aux Editions Casterman, 1978 : « L'Enfant de neige ».

Itinéraire de la « randonnée contée » des enfants impatientes

Le marcheur qui aborde cette « randonnée contée », c'est vous, c'est moi, c'est toute personne qui va s'engager sur l'itinéraire proposé dans cette petite brochure.

Le marcheur, c'est peut-être aussi, vous, un enfant, vous, un adolescent, l'un des ces enfants, que l'on appelle ici « enfants impatientes », tant l'impatience est une marque de la jeunesse, et c'est aussi une grande vertu, que l'on doit canaliser certes, mais aussi et surtout préserver en nous, aussi longtemps que cela est possible, lorsque notre âge, le « troisième », ou bien le « quatrième », ne nous permet plus de nous dire « jeunes ».

Cet itinéraire est un cheminement dans des lieux du Pays de Bugeat tout au long duquel, ou bien à travers une lecture à voix haute que vous ferez, pour vos compagnons de randonnée, des récits de ce petit recueil de contes, ou bien grâce à une lecture silencieuse que vous vous ferez pour vous-même, vous allez rencontrer un pays, des paysages, des hommes et des femmes, des savoir-faire.

Vous allez découvrir quatre contes qui puisent dans un fond communautaire et dont la lecture permet que se tissent des liens assez mystérieux, et très enrichissants, entre nous-mêmes, humains du 21^{ème} siècle, et des personnages inventés qui ne sont pas très différents de personnes ayant réellement existé.

A ces quatre contes correspondent quatre haltes :

« Le châle bleu et le Bain aux Dames » (de Pierre Gandois) :
ce récit est situé dans les Bois de Chaleix, au lieu-dit « le Bain aux Dames »

« Une pêche miraculeuse » (d'Edouard Michaud)
ce récit est situé à la « baignade » du Roc Chalard, en face du camping de Bugeat

« Le tisserand, le tailleur et le berger » (d'André Léo) :
ce récit est situé dans le quartier de la gare de Bugeat, près d'une des anciennes boutiques des commerces d'autrefois

« Le hêtre pourpre de la colline du Feyt » (de Pierre Gandois) :

ce récit est situé au pied de la colline du Feyt, et donc dans le bourg de Bugeat, dans un lieu entre le Champ de foire et le Feyt.

Illustration pour « Le châle bleu et le Bain aux Dames »

« ...un gros rocher poli par des siècles pendant lesquels l'eau torrentueuse de la Vézère avait dévalé... »



Le châle bleu et le Bain aux Dames (Pierre Gandois)

Il y avait une fois un lieu bien particulier, dans le pays de Bugeat, sur le plateau de Millevaches, en Limousin, un lieu où se produisit un événement bien extraordinaire dont les épisodes ne sont pas restés dans les mémoires, à l'exception de deux ou trois détails qui concernent précisément cet endroit si spécial où cet événement a eu lieu, le Bain aux Dames.

Ce lieu existe toujours, à peu de distance de Bugeat, sur la rive gauche de la Vézère, se présentant comme une clairière de petite taille, ouverte d'un côté sur la rivière, au sol à peu près plat, s'inclinant doucement vers le cours d'eau. L'endroit aurait pu être semblable à beaucoup d'autres. Cela aurait pu être simplement un lieu où l'on vient se poster au bord de la rivière, jeter une ligne dans l'eau pour tenter les truites avec un poisson de métal argenté ou avec une mouche artificielle, ou bien un endroit calme où l'on s'installe le dimanche, en famille, pour un repas champêtre, laissant une bouteille au frais dans le courant de la rivière. Mais ce lieu avait en lui ces deux ou trois choses en plus qui le rendaient tout à fait différent des autres.

Ce que peuvent voir celles et ceux qui fréquentent aujourd'hui le Bain aux Dames, c'est ce qu'avaient pu voir de la même façon ces personnes du temps passé qui étaient venus là, immédiatement après que l'événement eût lieu. C'était les restes, évanescents pour ainsi dire, de cet événement ; un gros rocher poli par des siècles pendant lesquels l'eau torrentueuse de la Vézère avait dévalé, descendant des puys de la Montagne limousine vers l'aval, là-bas, vers ces plaines où l'on n'allait que s'il y avait une guerre à faire ; et puis, de part et d'autre de cette pierre, qui était dans les tons rappelant une croupe équine, comme le miroitement bleu d'un large ruban qui aurait ondoyé là, dans le sens du courant, tout à tout se montrant, puis disparaissant dans la profondeur de l'eau.

Pour parler de cet éclat bleuté mouvant, il faudrait faire appel à toutes les nuances du bleu que l'on rencontre dans la nature, depuis l'émeraude et son éclat bleu violet de cristal, jusqu'au bleuet et sa franche tonalité de fleur qui se balance dans le vent avant de rejoindre les coquelicots et les épis de blé dans le bouquet du mois de juin de la Saint Jean. La scène ultime de notre histoire avait précisément eu lieu au tout début de l'été. Une année auparavant, il s'était produit un bien étrange ballet dans ce coin reculé des bords de la Vézère.

L'endroit était entouré de forêts de hêtres et de chênes qui occupaient les collines qui dominaient la rivière sur des hectares et des hectares. En partant du cours d'eau, on traversait ces bois, sombres l'été sous les feuillages, des arbres, illuminés en hiver par un soleil bas et pâle, souvent rendus immaculés dans la blancheur des neiges de la saison froide. On arrivait à la lisière de la forêt, sur le haut des collines, et là se tenait une très grosse bâtisse, toute en granite pour les murs, et toute en chaume pour les toits ; c'était la propriété du cultivateur le plus riche de l'endroit, Etienne, qui possédait toutes les terres labourées, et toutes les prairies, et toutes les landes que l'on voyait là, à la bordure des bois, sur les pentes les mieux exposées aux rayons du soleil.

Etienne faisait vivre là une nombreuse famille, une épouse, encore jeune, plusieurs enfants, une soeur qui n'était pas mariée et qui était restée dans la ferme familiale, et les parents d'Etienne et de sa femme étaient là également, encore actifs, s'occupant des troupeaux, veillant sur les cultures vivrières, élevant les poules et les lapins. Le maître des lieux, qui passait le plus clair de son temps à s'occuper de son exploitation, de ses champs, de ses troupeaux de vaches et de moutons, avait deux passions qui faisaient que son épouse le voyait assez peu souvent dans la grande salle commune de la ferme familiale. Etienne chassait les loups dans les forêts du pays de Bugeat. Etienne élevait et dressait des chevaux. Ces deux passions, le cultivateur pouvait les satisfaire au même moment lorsqu'il partait sur un cheval, s'enfonçait dans les forêts, accompagné de ses deux chiens qu'il avait équipés d'un collier, une protection anti-loup pour ainsi dire, un large cercle de métal acéré de longs piquants de fer, chevauchait une journée entière, revenait souvent avec les oreilles d'un loup qu'il avait anéanti d'un coup de chevrotines tiré d'un fusil, ce fusil à broches qu'il avait le plus souvent dans son dos, porté en bandoulière, et qu'il gardait la plupart du temps avec lui, parfois même pendant qu'il prenait ses repas.

Etienne ne revenait jamais avec les bêtes sauvages qu'il tuait. On n'avait jamais vu l'un de ces grands loups, au pelage gris taché de sang, jeté en travers de la monture d'Etienne, sur la croupe du cheval, sanglé derrière la selle de cuir sombre. Les loups, il les enterrait là où la bête était morte d'un coup de fusil, parce que cela se faisait de cette façon à cette époque, mais aussi parce qu'Etienne n'avait jamais voulu qu'il y ait quoi que ce soit, ou bien qui que ce soit, avec lui, en croupe, sur son cheval. Et, il y a un an, une fois, pourtant, on avait pu voir une femme frêle, presque totalement blanchâtre, si ce n'était une longue écharpe turquoise qui flottait au vent, qui était là, derrière Etienne, chevauchant la même monture qu'Etienne. C'était

la dame du Bain aux Dames, avait-on pu comprendre, bien longtemps plus tard.

Etienne, un soir, revenant de la chasse, avait trouvé là cette femme qui paraissait rêver dans le crépuscule qui assombrissait les bois, dans cette fin de journée du début de l'été, sur la rive du cours d'eau, les pieds nus à demi plongés dans l'eau de la rivière, dans une tenue si claire qu'on ne savait pas – effet de la pénombre qui gagnait ? – si elle portait véritablement quelque vêtement, autre que son long châle bleu. La femme du Bain aux Dames, Etienne en avait entendu parler, il y a bien longtemps, par ce grand-père qui racontait ces légendes rendues attirantes et effrayantes dans les mots et les sons de la langue limousine. Et maintenant, la Dame, elle était là, derrière lui, ayant enfourché la croupe de son cheval, il ne savait pas trop comment.

Et le seul vêtement coloré que portait la Dame, cette longue bande de tissu bleu, allait de droite et de gauche, dans la galopade du cheval, frôlant souvent la nuque d'Etienne qui avait vécu là un moment de jouissance et un moment de terreur. Oh ! Cela n'avait pas duré très longtemps. A peine la Dame montée en croupe, une grande chaleur avait saisi le corps du cultivateur, et le cheval s'était cabré, s'emballant d'un coup, et la chaleur avait immédiatement fait place à une sorte de froid mortel, comme si la Dame avait été un bloc de glace qui eût fondu en un éclair, ne laissant sur le corps d'Etienne et de sa monture qu'une sorte de sueur glacée. Etienne avait vu le long châle bleu lui passer au-dessus de la tête, et aller se perdre, là-bas, dans les eaux sombres de la Vézère.

Etienne avait été à deux doigts d'éperonner son cheval, de le lancer à la poursuite de l'écharpe, de tenter de retrouver les quelques instants de plaisir qu'il venait de vivre, oubliant d'un coup la peur et le froid qui avaient suivi ce moment qui avait été comme il n'en avait jamais vécu de pareil. Revenant à la raison, Etienne, épuisé subitement comme s'il avait fait deux journées de cheval et de chasse au loup, sans prendre de repos, avait rejoint sa ferme, là-bas, sur la colline. L'année qui avait suivi la rencontre faite par Etienne, en ce jour où, revenant sur son cheval d'une chasse au loup, il y avait eu cette apparition des bords de la rivière, au Bain aux Dames, avec cette forme féminine comme vêtue de nacre – ou, peut-être, nue ? -, avec cette longue écharpe d'un bleu indéfinissable – pouvait-on dire : lapis-lazuli ? -, cette année-là avait été l'année la plus longue pour Etienne.

C'est que le cultivateur, qui, jusque là, avait décidé de tout dans sa vie, pour lui, et pour les autres, autour de lui, à la ferme, avait eu le sentiment

que, pour la première fois, quelqu'un ou quelque chose pouvait décider pour lui. Il y avait comme un enchantement qui lui susurrait à l'oreille qu'il devait aller là-bas, à nouveau ; qu'une Dame, avec une écharpe bleue, l'attendait ; que des moments de plaisir lui étaient promis. Lorsqu'il se prenait à réfléchir raisonnablement, Etienne sentait bien que quelque grave danger lui était promis dans le cas où il devait, malgré tout, s'aventurer sur les bords de la Vézère, à nouveau, au Bain aux Dames. Hélas ! La raison n'eut pas le dernier mot !

Et il arriva ce qui arrive dans la vraie vie des gens, de ces gens dont la vie est comme un conte, des gens comme Etienne ; il advint que, l'année d'après, jour pour jour exactement, une heure avant le crépuscule, le trot tranquille du cheval d'Etienne avait conduit le cultivateur sur les bords de la Vézère. Et maintenant, ils se tenaient là, l'homme et l'animal, tous les deux dans un état d'attente inquiète. On voyait le cavalier tourner la tête de droite et de gauche, et ses mains se crispent douloureusement sur les rênes, et le cheval bottait nerveusement de l'anterieur gauche, et sa croupe était parcourue de frissonnements. Et, alors, on vit se produire ce que le cultivateur espérait le plus, et ce qu'il redoutait le plus, en même temps ; la Dame était là, sur le cheval, en croupe, derrière lui ; il sentait la forme blanche qui était là, tout près ; il éprouvait cette pression de la Dame, tout contre lui, depuis ses reins jusqu'à sa nuque ; le châle bleu flottait dans la brise de cette fin de journée qui soulevait les deux pans de l'écharpe et qui ridait la surface miroitante de la rivière.

Cela ne dura qu'une poignée de secondes, presque comme une éternité de bonheur pour le cultivateur. Le feu, puis la glace saisirent Etienne. La pression du corps féminin s'évanouit d'un coup. Le châle d'envola et alla jusqu'au milieu de la rivière, dans le courant. Etienne fit alors ce qu'il avait tellement eu envie de faire l'année précédente, ce que lui commandait de faire la promesse des joies les plus grandes, et après ce qu'il fit, là, en cette fin de journée d'été, au Bain aux Dames, on ne vit plus jamais dans le pays le propriétaire de la ferme et des terres sur la colline, et toutes les recherches que l'on fit pour le retrouver restèrent sans résultat, et, chose encore plus extraordinaire, la monture d'Etienne, son cheval préféré, disparut elle aussi pour toujours. On ne vit revenir à la ferme que les deux chiens du chasseur, avec, à leur cou, le lourd collier de fer aux pointes acérées.

Etienne, sur son cheval, s'était élancé vers cet endroit précis que le châle bleu avait atteint dans son envol, au milieu de la rivière. La monture du chasseur avait fendu l'eau dans de grands éclaboussements et s'était perdue

en une seconde dans l'eau sombre, le cheval et son cavalier anéantis, avec ce seul rocher en forme de croupe équine qui est resté là dans le courant, et cet ondolement bleuté de l'eau qui est toujours visible au même endroit, comme les témoins d'un événement étonnant dont on ne sait pas trop dire si cela a été un moment de grand bonheur, ou bien de grand malheur. Ce soir-là, avant de fuir le Bain aux Dames, aussi vite qu'ils l'ont pu, poussés par une immense frayeur, les deux chiens d'Etienne ont poussé de longs hurlements, et les habitants des environs ont pu croire que deux loups étaient venus là, comme par défi, à quelques mètres de leurs maisons.

Illustration pour « Une pêche miraculeuse »

« ... la Vézère rêve entre des vergnes, lente, d'un noir qui s'ambre quand un rayon le frappe. »



Une pêche miraculeuse (E. Michaud - adaptation)

(On a du mal à voir comment le récit d'Edouard Michaud, que l'écrivain limousin a situé dans le cadre du bord d'une rivière, un petit affluent de la Vienne, l'Aixette, pourrait tout aussi bien avoir eu lieu sur le bord de cette rivière, La Vézère, là, précisément, où se trouve cette sorte de grande île, en face du camping de Bugeat.

En réalité, on ne comprendrait pas cela si on ne pouvait pas imaginer que là se situait déjà, avant que l'on ait inventé la « baignade » du Roc Chalard, il y a assez longtemps, une petite étendue d'eau, une sorte de « petite mer », résultant d'un obstacle qui retenait les eaux de la rivière.

On se prend à penser que ce « Roc Chalard » pourrait bien être comme un « Mont St Michel », au milieu de cette « mer » qui aurait attiré les pêcheurs comme on va le voir dans le conte de Michaud, un texte où nous avons substitué Vézère à Aixette.)

Tac, tac... Le flotteur plonge, surnage et plonge de nouveau. Tac, tac, tac... Le flotteur s'obstine, se précipite, et la ligne file un temps, traçant sur l'eau un fer de flèche qui s'allonge. Et Léonard en déduit qu'un goujon est au bout. Il gaule. Un éclair passe, frétille, qu'il capte. C'est un goujon, un superbe goujon, avec des moustaches de tambour-major.

Léonard le palpe, l'examine, contemple ses ouïes éperdues, sa peau que l'air nacre et le glisse dans son panier, prudemment ouvert, où déjà agonisent, sur un lit de fougère odorante, une douzaine de ses semblables.

- Et il en est qui me taxent d'éternelle maladresse ! Murmure Léonard, souriant.

C'est que, dans son entourage, on doute de ses talents de pêcheur. On y dit même qu'il prend plus de « geais » que de truites, grave inconvenance, puisque le « geai », en l'espèce, n'a rien de commun, - c'est un indicatif de libations multiples -, avec l'oiseau aux ailes blanches et bleues, dont le cri déchire le silence de nos prades. Mais qu'on veuille bien attendre ! Le doute ne sera plus permis. On sera bien forcé d'en convenir.

Et léonard, ayant vérifié son hameçon, écarte une branche et replace sa ligne.

A ses pieds, la Vézère rêve entre des vergnes, lente, d'un noir qui s'ambre quand un rayon le frappe. Un arbre submergé, près du bord, crispe à sa surface lisse des brindilles. Parfois, un martin-pêcheur passe, rapide, émeraude et bleu, et l'eau le reflète. (...)

Tac, tac... Qu'a-t-il ce brave flotteur ? Et le coeur de Léonard bat à se rompre. Il va donc être récompensé de son zèle ? Il lui sera donc possible de confondre ses ennemis ?

Une divinité lui est décidément favorable, une divinité qui sait son héroïque persévérance, les veillées interminables, sous la lampe, consacrées à feuilletter des traités spéciaux, le carnet qu'il annote de ses observations personnelles, libellées en style lapidaire : la truite se prend en avril à la mouche, en juillet au saute-pré, au grillon en septembre et au ver en hiver. Et cela rime comme un proverbe. On doit tenir compte enfin de sa longue patience à tisser des nasses, des « araignées », à sertir de fil poissé des bambous trop frêles, à assembler des crins transparents pour le grand œuvre d'une ligne parfaite. Il n'est pas jusqu'au panier qui ne mérite de porter une friture. Il est d'un osier délicat et blanc et agrémenté d'un dessin en osier brut qui représente un pêcheur, gaule à la clavicule, chapeau vaste et « benate » en bandoulière.

Mais l'air siffle. Léonard a relevé sa gaule qui tire à soi un double éclair.
- Coup double, fait Léonard.

Et sa barbe s'éclaire d'un sourire, plus large que le premier, qui en dit long sur son intime contentement et sur les revanches qu'il médite.

A quelques mètres de là, dans un coin d'ombre qui donne à l'eau une apparence de gouffre, un chapelet de bouchons est à l'ancre, en demi-cercle autour d'une souche vénérable, sans un jet feuillu, depuis longtemps morte et qu'on a négligé d'arracher. C'est l'araignée perfide de Léonard qui guette, immobile, ses pattes de plomb trouant la vase.

Laurent s'avance avec précaution. Son œil scrute les profondeurs. Rien ne se révèle. L'araignée n'aurait-elle pas fait son devoir ? Il se décide à la lever, impatient d'une grosse pièce. Lentement, le filet émerge. Miracle ! Un poisson blanc et une truite sont pris, l'un tout argent, l'autre tout émail et mouchetée de rose vif.

- Veine ! Murmure Léonard.

Pour un peu, il sauterait de joie, il baiserait ses poissons. Mais il se ressaisit, affecte un air digne qui peut se traduire : ne suis-je pas accoutumé à

de pareilles captures, et, grave, laisse tomber au panier truite et poisson blanc.

L'araignée est de nouveau tendue et la ligne aussi. Laurent ne les surveille plus que d'une façon distraite. Laurent est maintenant un personnage.

Il sait qu'elles accompliront leur tâche passive, qu'il a tissé l'une ainsi qu'il convient, qu'il a assemblé l'autre suivant les règles et que le poisson n'a qu'à bien se tenir. Il suit un rayon qui allume ses féeries au vergne d'en face, s'insinue à travers les branches, lustrant les feuilles, et touche la rivière où des gardèches frétilent, accents lumineux. Il aperçoit un tardif iris jaune qui jaillit d'une anse, rigide. Il le cueille. (...)

Un remous attire l'attention de Laurent. Il se passe quelque chose d'insolite aux mailles de son araignée. L'eau semble troublée d'une queue puissante.

Léonard, preste, réunit les bouchons et amène le filet à la rive.

Est-ce Dieu possible ? Une carpe se débat, prise à ses ouïes qui saignent, grasse, fleurant bon l'humide. Léonard la dégage, les doigts tremblants. Il a une envie folle de crier : victoire ! Et quand il l'a bien emmaillotée de fougère, quand il la sent ébranler son panier des coups de sa fureur impuissante, il se demande si réellement il fut autrefois le pêcheur qui revient bredouille, las d'une journée d'attente, les souliers boueux, l'esprit taquiné cependant d'une espérance quand même, pour le dimanche suivant qui lui sera sans doute plus favorable. Oui, il se demande cela.

Mais le flotteur danse, inquiet, et, les bras en l'air, Léonard s'afflige. Parviendra-t-il à suffire ? Flic ! Deux goujons au panier. Floc ! C'est au tour de l'araignée. Flic ! Floc ! Et le poisson s'accumule et le panier se garnit. Il y a des ablettes plates aux écailles petites, des ombres tachetées de noir et de corail fané, une tanche brune, de multiples cées et des loches barbues et des gardèches voraces, fretin qu'on dédaigne.

Le jeu est trop facile, vraiment. Léonard sent un dégoût lui monter de cet amas si rapidement pêché. Il cherche un grillon, change son clou et le voilà agitant la petite bête noire, d'un mouvement rapide et continu, à la surface de l'eau qu'il égratigne. Hap ! Une bouche s'ouvre, une bouche énorme, et le grillon est englouti. Et la ligne suit le grillon et Léonard de la

retenir et Léonard de se camper sur ses cuisses. Car le bout de la gaule se courbe, malgré ses efforts, car la gaule menace de se briser. Quel saumon a-t-il donc amorcé ?

- Hé ! Monsieur du Saumon !

Mais l'animal se démène, vigoureux en diable, donne des coups de queue que le bras de Léonard, douloureusement, répercute.

- De grâce, M. du Saumon

- Que dites-vous là, vous ? Vous êtes dur à réveiller, vous savez ?

Car Léonard dormait, car Léonard rêvait.

Il se frotte les yeux et voit un homme à barbiche, en blouse bleue, qui s'obstine à son bras.

- Vous avez le sommeil bien lourd, l'ami.

Léonard aperçoit, cousue à la blouse, fourbie du matin, éclatante, une plaque qui lui donne un léger frisson.

- Pouvez-vous me dire ce que font là cette araignée et cette ligne ?

Et l'homme à barbiche allonge un doigt vers la Vézère.

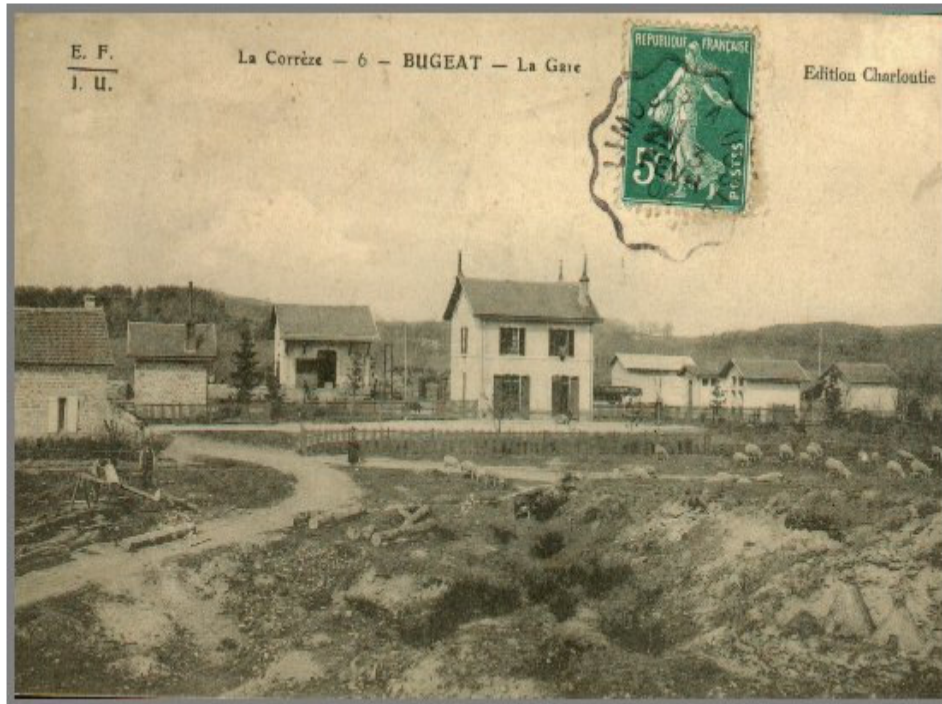
Léonard se lève, respectueux, et explique que les deux engins sont à lui.

- Dans ce cas, suivez-moi, fait l'autre. La pêche est gardée ici et vous vous arrangerez avec notre monsieur.

Il en coûta vingt francs à Léonard. Mais il ne déserta pas la pêche pour si peu et - philosophe résigné - consigna sur son carnet, en manière de conclusion, la pensée suivante que je m'excuse de transcrire, les profanes y pouvant trouver quelque excès : « Le pêcheur, comme le lierre, a la fidélité tenace ; il meurt impénitent, comme le lierre se fane où ses vrilles se crispèrent. »

Illustration pour « Le tisserand, le tailleur et le berger »

« ... (le) tailleur (...) c'était un homme sage, économe, rangé, possédant tel morceau de terre ici, tel autre là, tant d'aunes d'étoffe, tant de mobilier... »



Le tisserand, le tailleur et le berger (André Léo - adaptation)

(On peut bien volontiers imaginer que cette histoire, que nous raconte André Léo, et qu'elle a située dans le Pays de Treignac, a pu avoir lieu plus au nord sur le Plateau de Millevaches, dans le Pays de Bugeat.

Pour ce récit, plaçons-nous près de l'une de ces anciennes boutiques du quartier de la gare, une échoppe où il se peut bien qu'a dû œuvrer un tailleur comme Ruffin qui est l'un des personnages du récit d'André Léo, sur la petite route se dirigeant vers le Stade de Sports, en contrebas de la voie ferrée.

Nous pouvons alors retrouver en imagination, en un temps où cette voie ferrée n'existait pas, ces personnages étonnants, Baptiste l'artisan, Mélie la jolie fille, Bénotte la mère de Baptiste, Ruffin le tailleur.)

Baptiste était le fils de Bénot le tisserand ; il n'avait point appris l'état de son père ; mais il était platineur, c'est-à-dire qu'il confectionnait cette pièce du fusil qu'on appelle platine. C'est une des industries de notre pays de montagnes, où la terre ne peut occuper tout le monde. Et Baptiste y était habile, car c'était un garçon plein d'intelligence et bon travailleur. Il aimait depuis longtemps la fille aux Chérin, Mélie, une des plus braves et des plus jolies qu'il y eût alors dans le pays. Ces deux jeunes gens s'étaient fiancés, comme on fait souvent chez nous, par le seul fait du cœur, et de l'amitié qui les portait l'un vers l'autre. Sans savoir comment cela avait commencé (ils ne se le rappelaient point eux-mêmes), on les voyait toujours ensemble. Aux veillées d'hiver, Baptiste n'avait pas de tranquillité qu'il n'eût trouvé moyen de se placer auprès de Mélie. Il ne dansait point avec d'autres aux « assemblées », et là, comme ailleurs, tant que Baptiste n'était pas encore arrivé, les yeux de la fillette jetaient à l'entour, de dessous leurs paupières baissées, de longs regards, qu'elle croyait bien abrités, mais qui faisaient sourire nos commères, se disant entre elles : - Voilà un nouveau ménage et qui ne sera pas le moins joli !

Par malheur, car il y a toujours du malheur au monde (et comme s'il n'y avait pas assez de celui qui vient d'accident, il y a les malheurs que les hommes se font), par malheur donc, en même temps qu'arrivaient les beaux vingt ans de Baptiste, arriva pour lui la conscription. Ils attendaient qu'elle fut passée pour se marier. Les amoureux, à raison de la fête qu'ils ont dans le cœur, ne croient guère à la male chance ; pourtant ce fut le mauvais lot que tira Baptiste. Quand il déplia le no 3, le cœur lui manqua, et, s'appuyant

contre la cloison, il resta tout étourdi, ne sachant plus où il en était, n'ayant qu'une idée, c'est qu'il était séparé de Mélie. Elle était là tout proche, au dehors, le coeur en peine, l'attendant ; mais il semblait au pauvre garçon, tout ébloui de chagrin, qu'il ne pourrait plus jamais la rejoindre et il voyait, longs comme une route qui irait d'un bout à l'autre du monde, sept ans de distance entre elle et lui. (...)

Une année se passa ; Baptiste écrivit à peu près chaque mois, et toujours à Mélie en même temps qu'à sa mère. De son côté, Mélie répondait fidèlement. Mais, de plus en plus, la mère du jeune homme, la Bénotte, se montrait de mauvaise humeur en remettant les lettres à la jeune fille. Quelquefois même elle les lui faisait attendre, ce qui était grand'pitié ; car, pendant ce temps, la fillette pâtissait comme une âme en peine, et finissait, n'y tenant plus, par se rendre chez le tisserand, pour avoir des nouvelles de son fiancé. (...)

Un jour que le facteur venait d'apporter la lettre de Baptiste, la Bénotte vit entrer chez elles un de ses voisins, du nom de Ruffin, mais que l'on appelait plus communément à cause de son état : le tailleur.

C'était un homme long et maigre, qui avait les jambes grêles et le dos voûté. On le voyait toujours coiffé d'un bonnet de coton bleu, tout roide et la houppe en l'air, au-dessous duquel ses petits yeux verts, fureteurs, malins, lançaient des regards crochus. Il n'était point bavard, malgré son état, mais sournois plutôt, et pensait plus long qu'il n'en voulait dire. Bien qu'il eût passé trente ans, il n'était point encore marié, ce qui est extraordinaire dans notre pays ; les agaceries et les œillades ne lui manquaient pourtant pas ; car, outre qu'il était économe, voire même assez ladre, il avait du bien. Mais il n'avait tenu compte jusque-là d'aucune avance de mère ou de fille, et l'on commençait à croire qu'il mourrait dans la peau d'un vieux garçon, quand l'évènement prouva que cette vilaine âme était ainsi faite qu'elle n'avait pu jeter son dévolu que sur le bien d'autrui. (...)

(le tailleur) souffla (à la Bénotte) mille inquiétudes sur les Chérin. Ils marieraient bien leur fille, s'ils trouvaient, sans plus attendre ; mais si plus tard c'était Baptiste qui se dédiait, ils n'auraient pour s'en venger assez de cris et d'injures. Car ils comptaient bien que Mélie serait le soutien de ses petites soeurs et petits frères, au nombre de quatre, lesquels, si le père venait à manquer, n'auraient, ainsi que la mère, d'autre recours.

Après, il s'en alla, lui laissant la tête à l'envers. Elle se dit bien : il a son idée. Pourquoi m'est-il venu compter tout cela ? Car d'un petit morceau de drap perdu, depuis sa dernière journée, et qu'il prétendait être venu chercher, elle avait bien vu qu'il se souciait fort peu. Cependant, les mauvaises idées qu'il avait jetées en elle, sa jalousie, plus forte que sa droiture, les garda. Si bien qu'à force de les ruminer en elle-même, elle en vint à être persuadée que le meilleur service qu'elle pût rendre à son garçon était de rompre son engagement avec Mélie. Comment ? C'est ce qui l'embarrassait. Mais le tailleur était là pour un coup de main.

- Pardieu, lui dit-il, un jour qu'ils en reparlèrent, vous êtes bien simple, la mère, soit dit sans vous offenser. N'est-ce pas vous qui recevez les lettres de votre enfant ? et n'est-ce pas à vous que Mélie remet les siennes ? la chose ne souffre donc pas de difficulté. Jetez les lettres au feu. Ca leur fera croire à de l'oubli et les fâchera l'un contre l'autre. On n'aime pas à être délaissé ; la petite voudra se venger en se mariant, et vous en serez ainsi débarrassée.

La Bénotte n'eût pas été, à bien dire, une méchante femme, sans son naturel jaloux et son amour de l'argent, qui la poussaient à mal faire. Son premier mouvement fut de répondre au tailleur qu'il lui conseillait là une mauvaise action, et qu'elle ne la ferait pas ; mais toutefois ce mauvais conseil s'accordait si bien avec son penchant, qu'il se logea dans sa tête et n'en sortit point. Et comme un des plus grands rongeurs de l'honnêteté est l'accoutumance, qui va tout limant - à force de regarder cette mauvaise pensée, elle ne la trouva plus si laide et en eut moins peur. Si bien que le mois suivant, quand elle reçut de Baptiste une autre lettre, qui ne contenait pour les parents qu'un griffonnage tout petit et cinq ou six feuilles pour Mélie, un mouvement de colère acheva tout, et le pauvre paquet fut jeté au feu. (...)

La misère, pendant ce temps, était chez les parents de Mélie. Eux qui avaient déjà tant de peine à passer l'hiver, la maladie de leur fille les avait réduits au dernier liard ; outre la perte du gain qu'elle faisait avec son aiguille, il avait fallu recourir au médecin et au pharmacien, puis, faire un peu de bouillon, acheter du pain blanc et cent petites choses, qui sont grosses pour les petites gens. Ca n'empêcha point que le père Chérin ne restât sans ouvrage pendant deux mois. De manière que, sans le tailleur, qui se fit leur bon ami et leur prêta de l'agent, le pain aurait manqué dans la huche, en dépit de toutes les rangées de dents, bien belles et bien blanches, qui ne manquaient pas au logis. On ne pouvait s'empêcher d'avoir grande obligation au tailleur ; il allait chez eux maintenant, tous les dimanches, et le

monde voyait bien ce que cela voulait dire. Mélie était la seule à n'y pas penser.

Un dimanche, qu'elle était assise sur le coffre, toute songeuse, comme d'habitude, le tailleur vint s'asseoir auprès d'elle, essaya de la faire causer, et tout d'un coup l'embrassa. Mélie se recula vivement, et le regardant en colère le menaça d'un soufflet. Mais il ne fit qu'en rire et la mère Chérin gronda Mélie. Le soir, quand ils furent seuls, en famille, devant le foyer, les parents commencèrent l'éloge du tailleur, et comme quoi c'était un homme sage, économe, rangé, possédant tel morceau de terre ici, tel autre là, tant d'aunes d'étoffe, tant de mobilier, plus quelques créances, et ajoutant que c'était un bonheur pour Mélie qu'il la voulût bien, qu'elle serait riche et heureuse, et pourrait dans le besoin leur venir en aide.

Ces discours-là causèrent à la pauvre fille autant de surprise que de chagrin ; car elle avait perdu toute idée de se marier, et dès l'abord elle ne sut que pleurer et protester, jugeant la chose impossible. Mais tant et tant ils y revinrent chaque jour, et à tout moment, tantôt la priant, tantôt se fâchant, qu'elle ne savait plus que leur répondre.

Au tailleur, quand il lui parla, Mélie dit tout franchement qu'elle ne voulait point se marier, et prendrait plus volontiers la rivière pour lit de noces. Il fit le fâché, sans y renoncer pourtant ; car ces gens-là, égoïstes, qui vivent tout seuls en eux-mêmes, le vouloir des autres n'est rien pour eux.

Il s'y prit alors d'autre sorte, demanda son dû au père Chérin et menaça de l'huissier. Ayant son billet, il pouvait vendre la maison. En ce temps-là, Baptiste venait de partir pour la Crimée. Mélie, assurément, ne comptait plus sur lui ; mais ce grand éloignement les séparait encore plus, et l'on disait, ce qui n'arriva que trop, que de ceux qui partaient, il n'en reviendrait guère. Tourmentée par ses parents, voyant leur misère et pouvant sauver leur bien, lasse à la fin de lutter contre tout le monde, et n'ayant presque plus de souci d'elle-même, la pauvre fille céda, et se laissa marier.

Illustration pour « Le hêtre pourpre de la colline du Feyt »

« ... surgissaient, çà et là, des buissons de genévriers, ou, plus rarement, quelque grand arbre isolé... »



Le hêtre pourpre de la colline du Feyt (P. Gandois)

Longtemps, les collines, là-bas, sur les hauts plateaux du Pays de Bugeat, ont offert, à quiconque s'aventurait sur les chemins caillouteux et descendait et escaladait les vallons et les puys, la vision d'une nature que les forêts et les arbres avaient désertée, laissant place à un paysage semblable à une steppe, broutée par de nombreux troupeaux d'ovins, où surgissaient, çà et là, des buissons de genévriers, ou, plus rarement, quelque grand arbre isolé, comme abandonné là, après qu'une immense dévastation, dont personne n'avait gardé le souvenir, eût quasiment tout emporté. Parmi ces grands arbres isolés, certains étaient des chênes qui montraient leurs branches les plus basses dénudées par le broutage des animaux, d'autres étaient des conifères, d'espèces inconnues, à la silhouette pyramidale élancée, et peut-être nés d'une graine rapportée de lointains pays par quelque voyageur.

L'arbre immense, qui trônait, au nord du bourg de Bugeat, sur le haut de la colline du Feyt, veillant en quelque sorte sur le village et sur ses habitants, un arbre qui se montrait à tous, à des kilomètres à la ronde, cet arbre était un hêtre, vieux de plus d'un siècle, portant à plus de vingt mètres de hauteur ses branches les plus élevées. Ces pentes de la colline du Feyt étaient un lieu où se retrouvaient dans des circonstances très diverses, les habitants des villages des environs, et les frondaisons du grand hêtre pouvaient, selon les moments de la journée, suivant le calendrier des fêtes, recueillir les confidences de deux amoureux, ou bien assister à la procession joyeuse et colorée d'une noce, ou encore subir les assauts d'une bande de gamins tentant une escalade d'écureuil dans les épaisseurs du feuillage.

En ces journées d'un début de printemps, notre hêtre de la colline du Feyt commençait à se couvrir d'un feuillage encore discret, à peine dégagé des épaisseurs des bourgeons, d'un vert très clair, frémissant aux vents qui parcouraient la haute colline. Le grand arbre, tous les enfants le savaient dans le pays, était habité par une fouine, un animal au corps allongé, à la fourrure d'un joli marron, portant sa longue queue en panache toujours en mouvement, un petit carnivore aux moeurs assez mal connues qui est souvent, comme on le sait, installé dans quelque coin secret des frondaisons d'un grand hêtre.

Il y avait eu un esprit éclairé dans la région, qui était féru d'histoire et de langues anciennes, et qui avait cherché à élucider cet attrait que semble avoir la fouine pour le hêtre, l'un des plus majestueux représentants de la

famille d'arbres que l'on nomme les fagacées, confiait notre savant à qui voulait bien prêter l'oreille à ses lumières. Notre érudit expliquait donc que les fagacées et les fouines étaient liées par le vocabulaire, ou, plus exactement, par l'étymologie, et que l'on retrouvait la racine latine « fagus » dans les deux mots : fouine et fagacées. Cela, les enfants des villages s'en souciaient fort peu, et, à dire vrai, si les vérités étymologiques de notre linguiste avaient pu, par le plus grand des hasards, parvenir jusqu'à leurs oreilles, cela leur aurait semblé ne rien expliquer du tout, et surtout pas pourquoi ce hêtre imposant et cette fouine discrète était là, ensemble, sur la colline du Feyt.

Il y avait, parmi ces gamins, dont le plus vieux n'avait pas plus de douze ans, et qui se précipitaient vers tel ou tel lieu de rassemblement, convenu à l'avance, dès qu'on avait atteint l'heure de la fin des classes, et que la cloche annonçant la sortie des élèves les libérait des règles du participe passé, des diverses formules de la multiplication avec retenue, des dates des batailles d'avant Napoléon, auxquelles n'avait pris part aucun de leurs aïeux, dans cette envolée d'enfants qui fuyait l'école, il y avait un gamin plus grand les autres. Jules, dont la mémoire des gens de la région a retenu le prénom, et nous allons bientôt comprendre pourquoi, n'était peut-être pas plus âgé que ses camarades, cela on ne s'en souvient pas, mais c'était un enfant différent, d'humeur grave, semblant continuellement préoccupé par quelque chose, souvent taciturne, parfois traversé par de brusques accès de colère.

On disait que des questions en apparence anodines prenaient une importance considérable dans l'esprit de Jules. Et l'enfant, trop grand pour son âge, qui ne quittait quasiment jamais un lance-pierres et une poignée de projectiles, petits cailloux acérés, une arme et des munitions qu'il gardait sous le rabat de son pupitre pendant les classes, Julien était depuis plusieurs semaines en proie à une grande agitation qu'il avait de plus en plus de mal à dissimuler. L'enfant était préoccupé par la fouine qui avait élu domicile dans le grand hêtre de la colline. Tout un raisonnement s'était installé dans la tête de Julien, des idées dont certains avaient dit dans la région qu'elles venaient de quelque hérédité transmise par des ancêtres qui avaient peut-être été des sortes de sorciers, dans des temps où l'on cloutait des chauves-souris sur les portes des granges, et où, avec quelques paroles prononcées à voix basse, on pouvait guérir une vache, ou la faire mourir.

Et il était arrivé que l'enfant au lance-pierres et aux petits cailloux pointus avait combiné une grande action d'éclat, qui lui donnerait l'assurance qu'il était bien quelqu'un qui comptait, alors que, le plus grand, le plus fort,

plutôt adroit au lance-pierres, parmi les plus habile à poser un collet ou à piéger les goujons dans une bouteille, Jules restait un acteur effacé dans la troupe des écoliers, comme une silhouette banale, à moitié floue, que l'on a du mal à reconnaître sur une ancienne photo de classe. Oh ! Jules ne dirait rien de ce qu'il allait faire, il ne ferait part à aucun de ses camarades de l'action d'éclat qu'il projetait, et il ne parlerait de rien à personne, une fois l'acte accompli.

Jules allait utiliser ses talents au lance-pierres, et mettre à mort d'un tir tendu et précis la fouine du grand hêtre, enterrer le cadavre de l'animal au pied de l'arbre, et voilà, et attendre. Est-ce que le grand arbre n'allait pas souffrir - dépérir, peut-être - de la disparition du petit carnivore dont il était l'hôte, depuis des années, et même depuis des siècles que les fouines, génération après génération, avaient trouvé là à se nicher, à se nourrir, à se reproduire, là, dans ce hêtre, grignotant à l'automne les douces fâines que de petites bogues hérissées de poils épais laissaient échapper sur le sol ? Est-ce que quelque chose - le hêtre qui jaunit, sèche, meurt - qui frapperait les imaginations, et dont lui, Jules, l'écolier si peu remarqué, se trouverait être l'instigateur, n'allait-il pas se produire, dont le garçon garderait une immense satisfaction tout à l'intérieur de lui-même ? Jules allait accomplir son forfait dans une de ces fins de journée où il n'avait pas suivi la petite bande de ses camarades (cela lui arrivait de plus en plus souvent ces dernières semaines) qui étaient partis vers quelque partie de pêche, armés de leurs gaules de fortune et de quelques appâts, des grillons capturés la veille dans une prairie, prisonniers dans une boîte d'allumettes.

Il n'est pas facile de se faire chasseur de fouine, en plein milieu du mois d'août, avec cet épais capiton des feuilles ovales et brillantes qui cachaient jusqu'aux branches les plus grosses du grand hêtre de la colline. Mais Jules était habile, et patient, et déterminé et il avait suffi que la fouine s'aventure à la jointure du tronc et d'une grosse branche, et que l'enfant laisse partir l'élastique tendu à craquer et le caillou qu'il propulsa en un éclair, et que le projectile pointu frappe l'animal derrière la tête, sous l'oreille, là où se voit la bavette de poils blancs qui orne le cou de la fouine, et que la petite masse de fourrure sans vie tombe au pied du grand arbre, et que l'on voit quelques gouttes de sang rouge comme les feuilles roussies par l'automne atteindre le sol et s'évanouir dans la terre brune. Est-ce que Jules avait le sentiment d'avoir accompli le projet qu'il avait conçu ? On ne sut pas à ce moment-là, et, d'un coup, tout se mit à aller très vite.

Aussi rapidement qu'il le put, Jules creusa au pied de l'arbre, tout contre le tronc, et il posa la petite masse de fourrure, qui était encore chaude dans ses mains, au fond du trou, presque au contact d'une de ces grosses racines, souvent proches du sol chez les hêtres, recouvrant ensuite le corps de la fouine avec de la terre, tassant enfin nerveusement du pied toute la surface de la sépulture. L'enfant eut une minute de répit pendant laquelle il resta là, à Bugeat, au nord du bourg, au pied du grand hêtre de la colline du Feyt, le dos collé au tronc cylindrique, dressé comme un pilier, ou comme la patte énorme d'un animal géant, d'un gris assez clair et lisse au toucher, et Jules avait les yeux dans le vague et il respirait avec difficulté. Et c'est alors qu'il vit la bande de ses copains, qui revenaient de leur partie de pêche, qui montaient vers le sommet de la colline, vers le grand arbre, et Jules sut alors qu'il s'était produit quelque chose d'extraordinaire, lorsqu'il vit que tous les regards de la petite troupe des écoliers étaient dirigés, non pas vers lui, Jules, comme cela aurait été normal, mais rien n'était plus normal, depuis une minute, et tous les yeux des enfants qui continuaient leur ascension de la colline vers Jules et vers le hêtre étaient fixés sur l'immense frondaison de l'arbre, des regards qui étaient d'étonnement, et même de stupeur.

Jules leva alors les yeux vers le haut, vers la masse du hêtre et des branches et des feuilles qui le dominaient, et il vit ce que voyaient ses camarades d'école, il vit le hêtre, dont toutes les feuilles qui étaient, il y a encore une minute, sur leur face supérieure, d'un vert sombre et luisant, et, en dessous, d'un vert plus pâle, il vit que le grand hêtre portait maintenant un feuillage devenu pourpre, d'une teinte rouge vif, de celle des lèvres d'une blessure, comme si le hêtre s'était nourri de l'écarlate du sang du petit animal, la petite fouine que l'enfant avait sacrifiée, et qu'il avait enterrée au pied de l'arbre.

Ce qu'il est advenu dans les minutes, les heures, les jours, qui ont suivi ce prodige, qui avait fait d'un hêtre et d'une fouine les héros d'une évènement incroyable, et dans lequel Jules avait été un protagoniste qui n'a pas laissé grand souvenir, ce qui est resté dans les mémoires, c'est cette histoire d'une fouine et d'un hêtre qui n'a de sens que si, par le plus grand des hasards, il y a très longtemps, le grand hêtre de la colline était né d'une faine transportée là par une fouine... Mais qui connaît ces choses-là ? Ce qui est certain, c'est que là, dans le bourg de Bugeat, le haut de la colline du Feyt a été longtemps dominé par un grand hêtre pourpre portant haut dans le ciel un feuillage qui apparaît parfois, sous le soleil du mois d'août, vu de loin, comme une tâche écarlate, posée là, sur l'azur du ciel, et, quand on s'approchait du grand arbre, on pouvait parfois apercevoir, dans quelque

trouée du feuillage, souple dans ses déplacements, agile dans ses bonds d'une branche à une autre, affairée aux activités fébriles de la période d'accouplement de l'été, une fouine.

Bibliographie et remerciements

Deux des contes figurant dans ce petit recueil peuvent être trouvés dans les publications suivantes :

André (Léo)

Auteur : Léo, André (1824-1900) (Mme L. Champseix).

Titre : Légendes corréziennes.

Publication : Paris : Hachette, 1870.

Michaud (Edouard)

Auteur : Michaud, Edouard (1876-1935) (avec J. Nesmy, C. Silvestre, Verlhac & Monjauze, F. Vialle).

Titre : Sous la lumière du chael.

Publication : Brive : Société d'éditions de « La Brise », 1921.

Les deux contes, « Le châle bleu et le bain aux Dames » et « Le hêtre pourpre de la colline du Feyt », n'ont pas été édités ; d'autres contes de Pierre Gandois peuvent être trouvés dans les publications suivantes :

« Le conte de l'épouse irlandaise des plaines d'Arvis. », dans Lemouzi, no 175, année 2005.

« Contes et dits de Haute-Corrèze :

Le conte de la tombe sans nom du cimetière de Viam.

Le conte des soldats anglais emportés par les eaux sur le vieux pont de Viam. », dans Lemouzi, no 182, année 2007.

Ces deux textes ont également été publiés dans l'ouvrage édité en 2008 par l'association « Les Amis de Viam » : « Il était une fois Viam ».

On indique ici que l'auteur de deux de ces contes peut être joint, par courrier électronique (gandois@noos.fr), par toute personne qui souhaiterait questionner ou commenter à propos des contes de ce petit recueil, ou bien au sujet de la littérature limousine des contes et des légendes. Nous précisons également que chaque récit est précédé d'une illustration qui est une photographie ancienne appartenant à une collection visible sur le site Internet de Jean-Pierre Mouriéras : <http://pagesperso-orange.fr/jean-pierre.mourieras/>.

De chaleureux remerciements vont à Yves Pérel, sans qui cette « randonnée contée » n'aurait pas pu exister.

TABLE DES MATIERES

Itinéraire de la « randonnée contée » des enfants impatients	3
Illustration pour « Le châle bleu et le Bain aux Dames »	5
Le châle bleu et le Bain aux Dames (Pierre Gandois)	6
Illustration pour « Une pêche miraculeuse »....	11
Une pêche miraculeuse (E. Michaud - adaptation)	12
Illustration pour « Le tisserand, le tailleur et le berger »	16
Le tisserand, le tailleur et le berger (André Léo - adaptation)	17
Illustration pour « Le hêtre pourpre de la colline du Feyt »	21
Le hêtre pourpre de la colline du Feyt (P. Gandois)	22
Bibliographie et remerciements	27